

un banc de pierre recouvert de mousse, dans quelque sentier plus étroit où les lilas embaumaient.

Mais souvent, cependant, une mélancolie prenait Maurice, et Suzanne, alors, pouvait le voir légèrement tressaillir.

— Qu'as-tu donc ? lui demandait-elle vivement, déjà inquiète, à quoi penses-tu donc ?

Alors, s'efforçant de sourire :

— A toi, Suzanne ! répondait-il.

Car, de peur de lui faire de la peine, il n'osait pas lui dire la vérité, lui dire qu'il était toujours hanté, toujours obsédé par la pensée fixe de son rêve tragique... Car, de crainte qu'elle ne veillât trop étroitement sur lui et qu'elle ne l'empêchât de s'évader dès qu'il serait complètement guéri, il n'osait pas lui dire que c'était le désir de retrouver sa mère qui l'assombrissait ainsi et le faisait brusquement tressaillir.

Mais découvrir sa retraite... mais l'arracher aux mains du baron de Chancel, c'était désormais sa seule pensée, l'unique but de sa vie...

Puis d'autres réflexions l'attristaient aussi parfois.

Il songeait alors au comte de Belleruche, à Adrienne et à la mère de Suzanne, et il se demandait s'il ne se trompait pas ; si, après avoir éprouvé une si grande joie en le voyant enfin hors de danger, ils ne se montraient pas à présent tout préoccupés et tout soucieux.

Et c'était vrai.

Sur le front du comte, d'Adrienne et de Clotilde passait souvent une ombre de tristesse qui n'avait pas échappé à l'enfant.

Si M. de Belleruche était le plus heureux des hommes de ne plus rien avoir à redouter pour Maurice, son inquiétude et son angoisse ne faisaient que grandir quand il pensait à Yvonne. Et il y pensait à toute heure, à tout moment. Mais quitter Fontenay-sous-Bois pour courir délivrer sa fille, il ne fallait pas qu'il y songe encore.

Le docteur Laval ne disait-il pas, en effet, que, bien que Maurice reprît chaque jour plus de forces, la moindre imprudence, la plus légère rechute risquait de le tuer ? Et le comte, qui serait mort de chagrin si, pendant son absence, quelque nouvelle rechute avait pu aggraver l'état du pauvre enfant qui lui était si cher et qu'un miracle seul avait pu sauver, le comte était donc forcément obligé de différer son départ.

Et c'était là le souci qui le rongait, l'angoisse qui sans cesse le torturait. C'était la pensée d'être encore séparé d'Yvonne qui lui gâtait l'immense bonheur d'avoir retrouvé Maurice.

Quant à Adrienne, combien la jeune fille avait de raisons pour souffrir et être triste !

Après une absence d'environ huit jours, le baron de Chancel était enfin revenu à Paris, et, dès lors, elle n'avait plus dû faire à Fontenay-sous-Bois que de très rares et très courtes visites. Et encore, ces visites, ne les faisait-elle qu'en tremblant, dans la crainte que son père ne la fit espionner et quelle n'eût au retour quelque scène violente et terrible.

Sa présence chez le comte de Belleruche, alors qu'elle pouvait encore y passer de longs instants, avait été pour Maurice une grande joie et une grande consolation. Aussi était-ce encore pour cet enfant, à qui elle ne pouvait pas tout dire, pour ce cher petit dont le regard à présent contenait comme un reproche qu'il la voyait s'en aller si vite, qu'elle était triste et qu'elle souffrait.

Puis, depuis l'enlèvement d'Yvonne, elle sentait de plus en plus peser sur elle l'odieuse tyrannie du baron. C'étaient, presque chaque jour, de nouvelles luttes au sujet du comte de Guérande et de ce mariage abhorré. Chaque jour, c'était une nouvelle torture, un nouveau supplice. Et cette jeune fille si belle, si riche et qui aurait dû être si heureuse, ne vivait plus que dans le chagrin, le désespoir et les larmes !

Enfin, une autre cause encore voilait parfois d'un nuage de mélancolie le beau front d'Adrienne.

C'était alors, au fond de son cœur, un souvenir qui se réveillait, un souvenir qui revivait.

C'était trois ou quatre années auparavant, pendant un été qu'elle avait passé avec le baron au bord de la mer.

Son élégance et sa grande beauté avaient fait sensation, et comme, de plus, elle était la fille du baron de Chancel, c'est-à-dire l'une des plus riches héritières de France, elle avait eu, dès les premiers jours, une cour nombreuse d'admirateurs.

Princes, ducs, marquis, tous les jeunes hommes appartenant aux plus illustres familles avaient fait assaut de prévenances pour lui plaire, mais à peine avaient-ils pu obtenir d'elle quelques paroles banales, la dédaigneuse aumône d'un sourire.

Le seul qui avait fait impression sur elle et sur lequel sa pensée s'était quelquefois longuement arrêtée, le seul pour qui même son cœur eût quelquefois tressailli, était un inconnu que le hasard de ses promenades lui avait fait rencontrer, et dont elle ne savait rien, ni l'origine, ni le nom.

La première fois qu'ils s'étaient vus, le jeune inconnu avait tressailli, et elle n'avait pu s'empêcher de rougir.

Puis, n'était-ce bien que le hasard qui les faisait se rencontrer ?

mais chaque fois qu'elle sortait seule, escortée seulement d'une femme de chambre, elle le trouvait en face d'elle.

Leurs regards se croisaient, le jeune homme la saluait, et c'était tout.

Mais un jour il avait osé lui parler, et elle avait été absolument charmée, absolument éblouie.

En quelques minutes, de sa voix chaude et pénétrante, sans aucune prétention et sans le moindre parti pris de vouloir l'étonner, il avait abordé les sujets les plus divers, et il avait fait preuve d'une telle profondeur de savoir et d'une telle éloquence qu'elle l'avait quitté toute rêveuse, se demandant quel était cet étrange inconnu, s'il ne devait pas porter un nom célèbre et si, par hasard, ce n'était pas un grand artiste ou un grand poète.

Et chaque fois qu'ils avaient encore échangé quelques paroles, Adrienne s'était sentie de plus en plus subjuguée, de plus en plus conquise.

Souvent, en écoutant sa parole si profonde et si colorée, elle avait été sur le point de lui dire :

— Qui donc êtes-vous ?... je dois vous connaître... Votre nom doit être un nom glorieux.

Mais elle n'osait pas et c'était de plus en plus songeuse, de plus en plus émue, et disons le mot, avec de plus en plus de regrets, qu'elle se séparait de lui.

Ces rencontres, qui étaient une véritable joie pour la jeune fille, duraient depuis environ un mois, quand un beau jour elle ne le vit plus.

Le mystérieux inconnu avait disparu.

Adrienne en était restée toute triste, puis, avec le temps, elle avait cru l'oublier.

Mais elle se trompait. Ce souvenir n'était qu'endormi au fond de son cœur. Aussi parfois se réveillait-il brusquement, soudainement, la laissant très troublée, la pensée perdue là-bas vers ces lieux lointains où, plusieurs fois encore, elle était retournée sans le revoir... où elle l'avait cherché encore sans jamais plus le rencontrer.

Adrienne aimait-elle ? Elle-même n'aurait osé se le dire, elle-même n'aurait osé se l'avouer. — Mais, dans tous les cas, n'aurait-ce pas été d'un amour sans espoir... d'un amour qui n'eût été qu'un rêve qui ne pouvait se réaliser ?

Et c'était là aussi, cet amour impossible, c'était là avec les brutalités et les violences du baron de Chancel, avec l'infâme comte de Guérande qu'il lui fallait voir et supporter encore, sa peine, son chagrin, son désespoir... c'était là ce qui, depuis quelques jours, avait encore augmenté sa mélancolie et sa tristesse.

Mais si le souci de M. de Belleruche c'était Yvonne ; si la tristesse d'Adrienne avait pour cause, avec l'inquiétude qu'elle éprouvait aussi pour sa sœur, la pensée de cet amour qui ne se réaliserait jamais, la conduite de son père à son égard et l'odieuse persistance de son ancien fiancé à vouloir l'épouser malgré elle, quel était donc le motif pour lequel Clotilde, la mère de Suzanne, qui, elle, aurait dû être heureuse, semblait toute préoccupée et toute sombre aussi ?

On l'a déjà deviné, sans doute.

Clotilde songeait à de Prades... à de Prades dont l'étrange rencontre chez François, après l'avoir remplie de tant de colère, l'avait glacée de tant d'effroi... à de Prades, qu'elle n'avait pu voir, sans trembler de nouveau, mêlé à sa vie.

Depuis qu'elle l'avait revu, elle avait eu, comme la femme du blanchisseur, le pressentiment que cet homme, à qui elle avait dû de tant de souffrances et de misères, lui réservait encore d'autres chagrins et d'autres douleurs.

Ce pressentiment, elle avait voulu le chasser, mais en vain. Toujours il lui revenait, toujours elle se surprenait à penser que tout n'était pas fini entre elle et lui, et que cet homme lui serait peut-être fatal un jour.

Et si elle était devenue si préoccupée et si sombre qu'elle n'avait pu le cacher et que le petit Maurice avait pu s'en apercevoir, c'est que depuis quelque temps elle avait eu la preuve qu'elle ne s'était point trompée, la preuve que le marquis de Prades pensait encore à elle.

En effet, il n'y avait pas encore quarante-huit heures qu'elle était installée avec Suzanne chez M. de Belleruche, quand un après-midi, comme elle était descendue dans le parc, elle ne put s'empêcher de tressaillir...

Devant la villa, un homme rôlait, et dans cet homme, qui avait aussitôt disparu, elle avait cru le reconnaître... elle avait reconnu de Prades !

Et, le lendemain, elle l'avait encore revu tournant toujours autour de la maison.

Alors une grande peur l'avait prise... une immense indignation aussi.

Est-ce que cet homme allait maintenant marcher dans ses pas ?

Est-ce que cet homme allait maintenant vivre dans son ombre ?

Est-ce que, malgré tout le mépris qu'elle lui avait jeté à la face, et tout le dégoût qu'il lui inspirait et qu'elle ne lui avait pas caché,

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**